

au loin quand il répondait au bonjour que les paysans, en se découvrant, lui envoyaient de leurs sillons, par-dessus les haies.

Jamais il ne se vit meilleur et plus franc sourire que celui qui éclairait ce visage, et jamais voix plus sonore et plus douce ne consola les affligés. La fermeté de son regard et de son organe rendait la vigueur aux plus abattus.

M. Gustin était riche, sa sœur et son beau-frère aussi, et leur fortune était devenue la fortune des plus pauvres du canton.

Tandis que M. Gustin, toujours en quête de ses enfants, courait le village et visitait les chaumières les plus éloignées de son domaine, Mme Balterni, sa sœur, préparait un souper copieux de soupe nourrissante, de pain noir et de fruits, car jamais M. Gustin ne revenait seul de ses promenades. Les plus pauvres venaient souper à sa table et se chauffer à son feu.

Son presbytère était la maison la plus gaie, la plus claire, la plus propre et la plus bruyante du canton: toujours encombrée d'enfants, entourée de fleurs et de ruches, de poules et d'oiseaux.

Disons que les ruches et les poules fournissaient à M. Gustin le plus clair des médicaments qu'il administrait aux malades de sa paroisse.

—Les privations font bien du mal aux pauvres gens accablés de travail, disait M. Gustin.

A ce discours, Mme Balterni ne manquait jamais de jeter l'épouvante dans sa basse-cour. On s'en prenait aux plus vigoureux élèves des dames couveuses, et le sang coulait sans miséricorde. Le plus souvent, un petit enfant, le panier au bras, attendait que le sacrifice fût consommé, et se sauvait avec la victime.

M. Gustin, au milieu de cette maison bruyante et joyeuse, s'était réservé un petit réduit où chaque jour il passait quelques heures. C'était ce que Mme Balterni appelait "l'oratoire de mon frère".

Cet oratoire, tapissé de livres, avait une table de bois blanc au milieu, un prie-Dieu de bois blanc adossé au mur, surmonté d'un christ d'ébène, et une chaise de bois blanc. C'était tout.

Le prie-Dieu était usé sans être sali, les livres aussi.

La chaise était presque neuve.

Cet oratoire, dûment épousseté chaque matin par Mme Balterni, était le lieu inviolable de la maison.

Nul regard indiscret ne pénétrait au travers des rideaux de mousseline tendus sur les vitres, et si M. Gustin y introduisait quelqu'un avec lui, c'était de loin en loin les pécheurs les plus endurcis de la paroisse. Quand ils sortaient de là, le visage apaisé et les yeux humides, Mme Balterni criait d'un ton plus joyeux à son frère:

—Venez déjeuner, mon frère!

M. Balterni herborisait du matin au soir et s'occupait des abeilles. C'était à lui que Mme Balterni devait les énormes paquets de *simples* dont ses armoires se remplissaient durant l'été, et qu'elle déssem-

plissait durant l'hiver, dans la saison des rhumes et des fluxions de poitrine.

M. Balterni était un homme d'un grand savoir et d'un esprit distingué, mais d'un caractère timide et d'une constitution malade. Depuis qu'il habitait la campagne avec sa femme et son beau-frère, il se portait bien et se trouvait heureux.

M. Gustin l'appelait par son petit nom, Jules; de même qu'il appelait sa sœur, Madeleine. Ces deux personnes, aidées de Françoise, leur cuisinière, formaient le personnel fixe de la maison de l'abbé Gustin; l'arrière-garde de ce bataillon c'était, pour ne rien omettre, Mirro et Lili, le chien et le chat, gardiens et auxiliaires de tout ce monde.

Quant au personnel flottant, il était composé de toute la commune.

Dès l'aube, l'abbé Gustin partait pour dire la messe, après quoi, disait-il, il se sentait capable de tout, et il se passait peu de jours qu'il n'en donnât la preuve. La poussière, la boue, le chaud, le froid, la neige et le soleil l'avaient vu courant les chemins, toujours infatigable, joyeux, charitable et bon, véritable soldat de l'armée militante du Seigneur.

Peu de gens savent ce qu'il faut de gravité profonde pour faire fleurir la joie et entretenir la paix.

Le petit oratoire de l'abbé Gustin savait à cet égard bien des secrets.

Quand l'abbé Gustin sentait une ombre sur sa paix, un trouble dans sa joie, il s'enfermait dans le petit réduit. Il appelait cela "aller au désert".

Quand l'abbé Gustin était allé "au désert," amis et ennemis pouvaient se jeter dans ses bras, sûrs d'y trouver la tendresse et la miséricorde.

—Ah! si je n'avais de consolation que des hommes, disait-il, je ne serais pas comme me voilà!

Ces quelques mots jetaient sur les murs du presbytère un jour particulier.

Quand il quittait ses amis et qu'il leur disait:

—Dieu vous donne la paix et l'allégresse, il avait dans la voix des notes vibrantes qui faisaient naître la réflexion.

Le petit village dont l'abbé Gustin était curé, était situé à trois lieues de C... mettons Carcassonne, si vous voulez, afin de dérouter le lecteur, car mon histoire est une histoire vraie.

Pour l'abbé Gustin, aller à Carcassonne était le tourment de sa vie. Là il se sentait timide, craintif, affairé, tout lui manquait. Les boutiques l'épouvaient, les indifférents l'attristaient, et la visite qu'il faisait à son Evêque était un véritable crucifiement. Il avait honte de ses mains brunes, craignait d'être mal peigné, et c'était assurément une crainte bien fondée et qui faisait honneur à son jugement. Mais surtout, il avait honte de sa honte, et se troublait de son trouble, jusqu'à en être véritablement malheureux.

En 1827, l'abbé Gustin était venu deux fois à Carcassonne, et en 1828, il n'y était venu qu'une fois; en 1829, il n'y était pas venu du tout.